

Un regard sur le cinéma du sud d'Israël

Conférence du 19 avril 2012

Jean-Michel TREVES

Devant une belle assemblée, Jean-Michel Trèves a présenté quelques aspects originaux de la production cinématographique issue de la région Sud d'Israël, plus précisément de l'Ecole de cinéma de l'Institut Sapir de Sderot. Notre conférencier du jour distribue et co-produit des films israéliens documentaires et de fiction dans le monde entier; à ce titre, il participe au festival "Vision du Réel" de Nyon (avril 2012).

Comme chacun le sait, la région de Sderot, qui jouxte la bande de Gaza, est régulièrement secouée par des éruptions de violences: attaques terroristes sur la population civile suivies de représailles par l'armée israélienne. Cette région héberge aussi une population dans laquelle les nouveaux immigrants – d'origine éthiopienne et russe principalement – et des couches sociales peu favorisées sont présents en plus fortes proportions qu'ailleurs. La *Mikhla* Sapir (haute école professionnelle) de Sderot offre aux jeunes de nombreuses possibilités de formation, dont une en cinéma, qui a permis l'émergence de nombreux réalisateurs locaux; c'est des extraits de cette production qu'est venu nous présenter Jean-Michel Trèves.

Les extraits que nous avons pu voir, réalisés avec peu de moyens financiers et avec des figurants/acteurs locaux, sont tous marqués par l'omniprésence du danger, la primauté de l'immédiat sur les projets à long terme et une certaine forme de destin commun des deux populations concernées, de part et d'autre de la frontière. Comme tout autre moyen d'expression, un film documentaire n'échappe pas à des interprétations politiques; ainsi en est-il des regrets d'un couple de rescapés de l'holocauste de devoir quitter le site de Newe Dekkel lors du "désengagement" d'Israël de la bande de Gaza, la restitution étant admise comme la reconnaissance contestable d'une colonisation impossible. De même les images de bombardements, et surtout celles, saisissantes, de l'attitude des gens et des animaux domestiques durant les quelques secondes d'alerte sonore précédant l'impact des roquettes montrent l'horreur de la guerre.

C'est peut être le grand mérite de cette faculté de cinéma, placée elle aussi sur la trajectoire des missiles, d'avoir su former des réalisateurs sensibles à la dimension humaine des conflits: observant les bombes tombant sur Gaza, une partie des habitants se réjouit, mais une autre reste perplexe: des gros plans sur certains visages éclairent un sentiment d'inutilité de ces passes d'armes. Une habitante du kibboutz Nir Am dit: "quand je m'abrite de l'explosion d'une roquette, j'ai peur pour moi, mais quand j'entends sur ma tête un F-16 en route pour Gaza, j'ai peur pour eux". De nombreux habitants, immigrés récents, ont été installés dans la région et se retrouvent face à des dangers aux quels ils croyaient avoir échappé, ils vont pour la plupart choisir de rester, car ils ont peu d'alternatives devant eux.

L'un des films se termine avec un feu d'artifice à l'occasion de la célébration du jour de l'indépendance d'Israël; après des scènes de bombardements accompagnées de commentaires sur l'odeur, mauvaise, de la guerre et de poèmes décrivant son caractère inhumain, on passe à des images du feu d'artifice. Le feu, la violence, la mort dans un cas, la chaleur, la lumière, la joie dans l'autre. Ce saisissant contraste entre les deux issues possibles d'un conflit ne donne-t-il pas la clé de sa solution?

Lausanne, 19 avril 2012

Jean-Auguste Neyroud